Plancher-Valcour, Philippe Alexandre Louis Pierre
Bianco

PQ
2019
P65B5

VALCOUR.

BIANCO,

OU

L'HOMME INVISIBLE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

Représenté sur le théâtre de la Cité, à Paris, le 19 nivose an 11.

A PARIS,

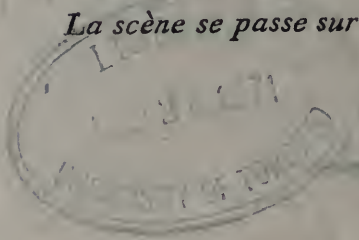
Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1803.)

PQ
2019
P65B5

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte de VILMONT.	*Villeneuve.*
CONSTANCE, femme du Comte.	Mme. *Désarnaud.*
ROSA, nièce et pupille du Comte.	Mme. *Lenormand.*
VILMONT, fils, sous le nom de Robert, amant de Rosa.	Mlle. *Rivet.*
SOLANGE.	*Galimard.*
BIANCO.	*Verteuil.*
GERTRUDE, vieille gouvernante.	Mme. *Pothier.*
UN NOTAIRE.	*Pacard.*
Un Témoin.	
Domestique du Château.	
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe sur le territoire de Venise.



BIANCO,

OU

L'HOMME INVISIBLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin du château, séparé par un petit mur. Ensuite, on voit une espèce de cour de fermier; dans le fond, des montagnes. Une grille donne sur le jardin, et la campagne à gauche.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ROSA.

(*Contance entre appuyée sur Rosa.*)

ROSA.

Eh quoi ! ma chère Constance ! la sensible Rosa ne pourra-t-elle parvenir à dissiper ce trouble affreux qui vous agite ? Depuis six mois que j'habite ce château, votre douleur semble s'accroître chaque jour. Malheureuse orpheline, ayant à peine connu mon père, séparée depuis un an de tout ce qui m'était cher, par la mort de la mère la plus tendre, n'ayant trouvé dans votre époux, à la fois mon oncle et mon tuteur, qu'un homme dur et farouche, le seul objet qui m'intéresse, qui pourrait me consoler dans mes malheurs ; celle à qui je voudrais, au prix de mon sang, rendre le bonheur et la paix, se refuse à mes tendres caresses ! elle craintde déposer dans mon sein cette douleur profonde qui, chaque jour, l'entraîne au tombeau. O mon amie ! vous avez des secrets pour moi !

CONSTANCE.

Rosa ! il n'est plus de bonheur pour la malheureuse Constance. La malédiction de son père à frappé sa tête coupable. Il n'est plus, ce père qui m'adorait, dont peut-être, sa fille à causé la mort ! Il n'est plus ! il m'a chargé de sa malédiction en expirant, et je l'ai mérité.

ROSA.

O mon amie ! daignez me confier...

CONSTANCE.

Le comte de Vilmont, votre oncle, ne fut pas toujours tel qu'il s'offre aujourd'hui à vos yeux ; il me rendit des soins. et, de l'aveu même de mon père, je ne lui cachai point l'amour qu'il m'avait inspiré. Tout-à-coup, mon père m'ordonna de cesser de le voir. Il avait eu sur les mœurs du Comte, sur sa conduite, sur sa funeste passion pour le jeu, des avis certains, qu'il ne me communiqua pas et dont je n'eus connaissance que long-tems après. Mon amour pour le Comte était parvenu au point qu'il ne me fut pas possible de l'arracher de mon cœur. Il me proposa un hymen secret, après quelques combats j'eus la faiblesse d'y consentir. J'abandonnai le plus tendre des pères, pour un homme que ma fortune seule avait ébloui. Hélas ! je ne fus pas long-tems sans en avoir la triste certitude ; mes jours s'écoulaient dans la douleur. Je devins mère, et ce titre sacré sembla me rappeler à la vie ; Mais je n'avais point encore éprouvé tous les coups du sort. Bientôt je fus frappée d'un nouveau trait. Cet enfant chéri...

ROSA.

Quoi ? la mort...

CONSTANCE.

J'ignore s'il respire. Dix-sept ans se sont écoulés depuis que les barbares me l'ont enlevé.

ROSA.

Enlevé !

CONSTANCE.

Ce fut pendant la nuit. Tout était livré au sommeil... tout... les méchans seuls veillaient. Je m'étais endormi dans la douce confiance que mon Auguste reposait près de moi. Ma main était sur son berceau, je sentais battre son cœur... un

songe affreux me réveille... je cherche mon enfant, je ne le vois plus... J'appelle... nulle réponse... Je cours à la chambre de sa nourrice... Elle était ouverte... J'entre... Personne... Je m'avance vers la fenêtre... Une échelle frappe mes yeux... Je ne puis plus douter de mon malheur... Toutes les recherches sont inutiles, et mon fils est pour jamais enlevé à ma tendresse.

ROSA.

Malheureuse Constance! et depuis ce tems vous n'avez eu aucune nouvelle de votre fils ?

CONSTANCE.

Trois ans après son enlèvement, je reçus une lettre d'un inconnu. Si j'en crois cet écrit fatal, qui a ajouté l'incertitude dévorante à tous les maux qui m'accablent, le comte de Vilmont, pour qui j'ai tout sacrifié, mon époux est le plus vil de tous les hommes. Sa funeste passion pour le jeu ferma son ame à tout sentiment d'honneur et de délicatesse. Cet inconnu, (Solange était son nom) fut son complice; il me vit, je lui inspirai, (m'écrivait-il) le plus violent amour. Jaloux du bonheur du Comte, il voulut empêcher notre hymen. Il instruisit mon père de l'horrible conduite de Vilmont. Notre mariage secret lui fit perdre le fruit de son indiscrétion. Le Comte apprit qu'il était l'auteur des refus de mon père. Il jura de s'en venger et résolut de se défaire du témoin de sa vie criminelle. Solange, instruit à son tour de ses projets, crut devoir s'assurer d'un ôtage contre le danger qui le menaçait. Il enleva mon fils. Tel était le contenu de cet écrit terrible que je ne lus qu'en frémissant, et dont je n'ai pu me résoudre a faire part à mon époux. Quatorze ans se sont écoulés depuis que j'ai reçu cette lettre fatale, je n'ai, depuis ce tems, aucune nouvelle de mon fils. J'ai vécu dans les larmes, dans la douleur, et si j'ai goûté quelques instans de calme, c'est depuis que Rosa èst ici.

ROSA.

Femme infortunée! ah! que ne puis-je vous rendre le bonheur!

CONSTANCE.

Le bonheur! hélas! il n'en est plus pour moi! mon époux

me fuit, il me méprise, il me déteste. Une femme m'avait élevée, c'était une seconde mère. Il l'a chassée indignement. Vous connaissez comme moi le caractère dur, l'insolence de cette Mad. Durfild, qui la remplace. Hé bien ! c'est avec cette Gertrude, c'est avec cet italien, ce Bianco qu'il a recueilli chez lui depuis trois mois, qu'il se plait à converser. —Vous seule, Rosa ! vous seule avez pitié de ma douleur.

ROSA.

Calmez-vous, ô mon amie ! ayez pitié de votre fille. Conservez-vous pour elle. Tous ses instans vous seront consacrés. Cachez votre trouble, votre douleur à ces bons villageois qui vous respectent, qui vous aiment et qui se disposent aujourd'hui même à célébrer votre fête.

CONSTANCE.

Eh ! suis-je en état de prendre part à leurs amusemens ! moi détourner mes regards du passé ! perdre de vue le seul objet qui m'attache à la vie ! mon fils !... il est sans cesse devant mes yeux. Je n'apperçois pas un homme jeune, un enfant que mon cœur ne soit brisé. Te le dirai-je, Rosa? Ce jeune inconnu, sans parens, sans asyle, que le Comte a trouvé dans la forêt, que Bianco lui a conseillé de recueillir au château... eh bien ! je ne puis l'envisager sans trouble, j'ai cru démêler quelques traits... mon fils serait de son âge.

ROSA.

Quelle nouvelle source de chagrins vous vous préparez ! Ce jeune homme, il est vrai, est de la figure la plus heureuse; mais son esprit est égaré, stupide; vous l'avez entendu, c'est un insensé. L'homme qui a pris soin de votre fils, n'a-t-il pas intérêt de le garder comme ôtage ? l'aurait-il exposé seul dans cette forêt ? n'aurait-il pas pris soin de vous en instruire ?

CONSTANCE.

Prends pitié de Constance, ô ma Rosa ! elle est bien malheureuse ! J'avoue que mon esprit troublé.... Le voici, cet enfant ! A sa vue... ah ! tout mon cœur a tressailli.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

CONSTANCE.

Approchez, mon enfant.

ROBERT, *d'un ton stupide.*

Oh ! non pas ; je n'ose.

CONSTANCE.

Approchez, vous dis-je. Où allez-vous ?

ROBERT.

Moi ! nulle part ; je marche.

CONSTANCE.

Pouvez-vous me dire qui vous êtes ?

ROBERT.

Oui... je ne suis rien.

CONSTANCE.

Quel est votre père ?

ROBERT.

Mon père ! je n'ai pas de père, moi.

CONSTANCE.

Quel âge avez-vous ?

ROBERT.

Je n'ai pas d'âge non plus. (*en répondant, il cherche des yeux de tous côtés.*)

CONSTANCE.

Que cherchez-vous d'un air si inquiet ?

ROBERT.

Je regarde si nous sommes seuls.

CONSTANCE.

Oui, nous sommes seuls ; ne craignez rien.

ROBERT.

Robert, stupide à tous les yeux, excepté aux vôtres et à ceux de votre aimable pupille, n'est rien moins qu'un insensé ; mais il doit le paraître en ces lieux, sur-tout aux yeux du Comte...

CONSTANCE.

Ciel !... et par quel motif ?

ROBERT.

Je l'ignore ; mais on m'a assuré qu'il y allait de ma vie.

CONSTANCE.

De votre vie ! Quel soupçon !.... Eh ! dites moi, qui prit soin de votre enfance ?

ROBERT.

Un vieillard nommé Pérez. Il n'était pas riche, et cependant j'ai reçu une éducation brillante. Un parent qui m'était inconnu en faisait, disait-il, tous les frais. Ce vieillard n'est plus. Le jour même de sa mort, un inconnu m'annonça que je n'étais pas le fils de Pérez, et que j'avais puisé la vie dans un sang illustre. Il m'entraîna dans la forêt voisine du château, me dit de me présenter aux regards du Comte, votre époux, qui chassait alors dans cette même forêt : il m'assura que, touché de ma situation, M. de Vilmont me donnerait un asyle ; mais il me recommanda de paraître insensé, non seulement avec le Comte, mais encore avec tous les gens du château, excepté avec vous et avec la charmante Rosa.

ROSA.

Eh quoi ! mon nom est connu de cet homme mystérieux ?

CONSTANCE.

O ma fille ! ce recit me jette dans un trouble ! Continuez.

ROBERT.

Ce que l'inconnu avait prévu arriva. Je m'offris aux regards du Comte. Ma vue parut le frapper. Il m'interrogea ; je répondis conformément aux instructions que j'avais reçues. Cet italien qui ne quitte pas votre époux, il signor Bianco, plaida ma cause avec un intérêt si vif, que le Comte consentit à me recevoir au château jusqu'à ce qu'on eut fait des informations et découvert ma famille. J'ignore le motif des conseils que j'ai reçus ; mais je suis forcé d'en reconnaître la sagesse ; ils sont d'accord avec les sensations que j'éprouve. Mon premier mouvement fut pour le Comte : j'aurais voulu tomber à ses pieds ; mais son ton farouche me glaça. En vous voyant, madame, en jetant les yeux sur l'objet céleste qui accompagnait vos pas, je bénis le ciel de ce qu'il m'était permis de me servir de ma raison en conversant avec vous, et de vous témoigner la confiance respectueuse que vous m'avez inspiré.

CONSTANCE.

Dieu de bonté ! fais que mes pressentimens ne me trompent pas. Malheureux enfant ! (*Elle le serre dans ses bras , il s'incline. Le Comte paraît avec Bianco.*)

SCENE III

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BIANCO.

LE COMTE.

Que faites-vous, madame, et que signifie cette scène mystérieuse ?

CONSTANCE.

Mystérieuse, monsieur? Vous recueillez, par humanité, un enfant abandonné, errant, malheureux, privé de l'usage de sa raison ; je l'interroge pour tâcher de découvrir son origine et de le rendre à sa famille ; où donc est le mystère ?

LE COMTE.

Et pour l'interroger, madame, il faut le presser dans vos bras ?

CONSTANCE.

Est-ce en effrayant cet enfant, que sa stupidité rend encore plus timide, que l'on pourra parvenir à fixer ses idées ? n'est ce pas plutôt en lui inspirant de la confiance, en le traitant avec douceur, avec sensibilité ?

LE COMTE.

La vôtre me paraît excessive, madame. Le trouble qui se peint sur votre front, l'altération de votre voix, des larmes prêtes à s'échapper ; tout annonce...

CONSTANCE.

Je l'avouerai, monsieur, vous le savez, je suis..... j'étais mère ; comme cet enfant, mon fils, le vôtre, fut enlevé à ma tendresse. Je juge par les tourmens auxquels je suis en proie de ceux que doit éprouver la mère de ce jeune infortuné. Je la plains ; je voudrais lui rendre la joie et le bonheur en lui rendant son fils... L'impossibilité d'y réussir m'afflige..

LE COMTE.

Je sens que j'ai commis une imprudence en recevant ici ce jeune homme ; c'était faire revivre vos douleurs. J'ai eu tort de mettre votre sensibilité à une aussi rude épreuve ; et, pour réparer ma faute, je vais le renvoyer à l'instant.

CONSTANCE.

Que dites-vous, monsieur ?

ROSA.

Le renvoyer !

ROBERT, *réprimant ses mouvemens.*

Bon ! je vais retourner dans la forêt.

BIANCO.

Signor no, vi n'en ferez rien, certanamente; perche primo que l'houmanita il ne le permet pas.

LE COMTE.

L'humanité !

BIANCO.

Ascolta mi, signor ; perche, secondo, que la prédestination...

LE COMTE.

La prédestination !

BIANCO.

Signor, si.

LE COMTE.

N'est-ce pas le hasard qui nous a fait rencontrer ce jeune homme ?

BIANCO.

Dolce, dolce, mio tenero amico, vi plaisantez. Il n'y a point de hasard dans il mondo : Tutto il arrive exprès, il vostro divotissimo Bianco ringrazio la providinza qui nous a fatto rencontrer sto joune homme à la minoute perche perquoi que son costoume et sa figure il annountce qu'il appartient à oune grande famille qui certanamente se fera riconnaître. (*plus bas.*) Ce sera mi, signor, qui sera chargé del pretinoso deposito, per recevoir il pretio qu'offrira la reconnaissintze ; vi m'entendez.

LE COMTE.

Fort bien.

BIANCO, *bas.*

Lascia mi faro ; et quand à la dona que vi importe qu'elle ait un joujou per amouser sa dolor ?

LE COMTE, *bas à Bianco.*

Vous avez raison. (*haut à Robert.*) Seras-tu content de rester ici ?

ROBERT.

Ici ? dans ce jardin ? tout seul ?

LE COMTE.

Eh non ! dans le château ?

ROBERT.

Pourquoi faire ?

LE COMTE.

C'est peine perdue d'interroger cet imbécille. Rentrons, madame ; j'ai quelque chose à vous communiquer. — Vous nous suivez, Bianco.

BIANCO.

Si, signor.

(*Fausse sortie de Rosa.*)

SCENE IV.

ROSA, ROBERT.

ROBERT, *à Rosa.*

Vous me quittez aussi, Rosa ?

ROSA.

Constance ne restera probablement pas long-tems dans l'appartement du Comte ; je voudrais ne la pas quitter un instant.

ROBERT.

Combien elle m'inspire de respect... de tendresse !

ROSA.

Jeune infortuné ! Eh quoi ! vous ignorez absolument quels sont les auteurs de votre naissance ?

ROBERT.

Je vous l'ai dit ; je me croyais fils de Pérez ; cet inconnu m'a détrompé. Cette incertitude sur mon sort...

ROSA.

Doit vous affliger, je le sens.

ROBERT.

Le sentiment qui m'attachait à Pérez, et que j'attribuais à la nature, n'était l'effet que de la reconnaissance. Je l'ai éprouvé quand j'ai appris que je n'étais point son fils. L'espoir d'appartenir à une famille illustre est tout ce qui ma frappé ; je me sens digne d'elle. L'obscurité qui enveloppe ma naissance ne m'a point affligé alors comme elle m'afflige en cet instant ; je n'avais point encore vu Rosa.

ROSA

Vous ignorez quels sont les motifs qui ont engagé cet inconnu à vous placer sous les regards du Comte ?

ROBERT.

Je les ignore.

ROSA.

Sans doute il veille sur vous ? Vous a-t-il promis de vous revoir ?

ROBERT.

Il ne m'a rien promis ; mais avec quel sentiment d'admiration et de respect il m'a parlé de la Comtesse ! sous quelles couleurs séduisantes il m'a peint les charmes, les graces, les vertus de Rosa ! il ne m'a point trompé.

ROSA.

Il vous a parlé de moi !...

ROBERT.

De manière à m'inspirer le plus vif désir de vous connaître ; mais je crains bien que l'instant où j'ai joui de ce bonheur ne soit devenu bien fatal à mon repos.

ROSA.

Quel mystère ! et qui pourra le pénétrer ? Oh ! si les pressentimens de Constance... Quel âge avez-vous ?

ROBERT.

Dix-sept ans.

ROSA.

Dix-sept ans ! son fils serait du même âge.

ROBERT.

Son fils !

ROSA.

A l'âge de trois ans, il fut enlevé à sa tendresse. Un inconnu...

ROBERT.

Un inconnu !... Dieux !

SCENE V.

ROSA, ROBERT, BIANCO, GERTRUDE, *entrant par l'autre côté.*

BIANCO.

La riverisque mia padrona, sono divotissimo servo.

GERTRUDE.

Encore la riverisque ! Qui diable a coëffé M. le Comte de ce maudit Italien ?

BIANCO.

Italiano, signora ; si, per la vita, Italiano di Napoli.

GERTRUDE.

Napoli ! Napoli ! que n'y restiez-vous ?

BIANCO.

Vi ringrazio.

GERTRUDE.

Il n'y a pas de quoi.

BIANCO.

Ma la chose il n'était pas possible.

GERTRUDE.

Pas possible ? et pourquoi ?

BIANCO.

Perche ! ah! perche perquoi la destinée...

GERTRUDE.

Ah ben oui ! a destinée.

BIANCO.

Ecom ! l'ordre des choses, vi dis-je, l'harmonica perfetto et la legge de l'eqouilibre...

GERTRUDE.

Allons, l'équilibre à présent.

BIANCO.

O la brouta bestia ! Ascolta mi, vi dis-je, signora. Tutto il est prévou dans il mondo, tutto il est arrindgé, prémédité dans la natoure. Ouna citrouille il ne produit point d'ananas; l'instinct d'oun epagnol il n'est pas l'inctinct d'oune autrouche, et ouna joulie petite coulombe, tendre, dolce, blanche comme madamiselle, il offre oun spectacole piou agréabile qu'oune vielle guenouche, laide, méchante, acariatre, hargnouse, quintouse. (*à Rosa.*) Evero, signora ?

GERTRUDE.

Le vilain homme ! Allons, allons ; je n'ai pas le tems de m'amuser à écouter vos sornettes. Venez, Robert.

ROSA.

Où le conduisez-vous ?

GERTRUDE.

Où j'ai ordre de le conduire. Monseigneur va venir au jardin ; ne faut-il pas laisser encore ce bel objet sous ses yeux ?

ROSA.

Je lui cède la place.

GERTRUDE.

Non pas, s'il vous plaît ; c'est à vous qu'il en veut.

ROSA.

A moi ?

BIANCO.

Si, signora.

GERTRUDE.

Signora! signora!—beau discernement, ma foi; inclination bien choisie! Mademoiselle reste seule avec Robert, tient conversation avec un imbécille, un insensé, et tremble de se trouver avec un homme d'esprit, qui est son tuteur, qui lui veut du bien, qui peut lui donner d'excellens conseils...

BIANCO.

Ah ! c'est qu'il mio caro amico, il est oun poco serioux, sévère et...

GERTRUDE.

Il est, il est ce qu'il faut qu'il soit. Monseigneur a raison en tout et partout... Oui, ma foi, il se passerait de jolies choses ici si lui et moi n'y avions pas l'œil.

ROSA.

Quelle jolies choses et que voulez-vous dire ?

GERTRUDE.

Suffit, je m'entends. M. le Comte, m'a chargé de veiller sur Constance et sur vous, et il ne sera pas dit que Gertrude Durfild n'aura pas rempli son devoir. Allons, allons, en avant, bel oiseau du bois. Marchez. (*Elle fait passer Robert devant elle et sort après lui en parlant toujours.*) Ah ! ce n'est pas à Gertrude qu'on pourra en faire accroire. J'ai, dieu merci, bon pied, bon œil, je ferai le guet nuit et jour s'il le faut. Monseigneur peut dormir tranquille. Plus fin que moi n'est pas bête. Ah ! nous verrons, nous verrons.

ROSA, *à part, avec douleur.*

Quelle furie ! se peut-il que le Comte nous ait réservées Constance et moi à ces excès d'humiliation !

BIANCO, *à part, sans baragouiner.*

Elle joue parfaitement son rôle. On ne m'a point trompé. Elle n'a pas même le plus léger soupçon que je sois l'agent

de ce Solange dont elle sert les projets et son surveillant à elle-même. (*à Rosa en baragouinant.*) Madamiselle, la douena elle est onu pou brousque; ma soyez tranquille. La mia bona stella m'a fatto venir ici per adolcir votre sorte.

ROSA.

Quoi, monsieur...

BIANCO.

Permi honore, je vi le joure.

ROSA.

Oh! c'est ma malheureuse amie que je vous recommande.

BIANCO, *bas.*

Tace, tace, signora. Il mio caro maëstro, il s'avintce.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSA, BIANCO.

LE COMTE.

J'ai voulu vous entretenir un instant, Rosa; vous ne devez pas douter de l'intérêt que vous m'inspirez. Je vois avec peine le chagrin qui vous consume; je sais que vous avez perdu la plus tendre des mères; mais pensez-vous que ce soit honorer sa mémoire, que de nourrir depuis un an une douleur insensée, de vous livrer à des regrets aussi inutiles?

ROSA.

Ah! monsieur, vous connaissiez bien peu ma mère, si vous avez imaginé que sa Rosa put jamais l'oublier.

LE COMTE.

L'oublier! je n'ai pas dit cela. J'ai peut-être regretté autant que vous cette femme adorable: mais la raison est venue à mon secours. L'expérience m'a appris à ne pas laisser abattre mon courage. Dans les sentiers épineux de la vie, il faut conserver ses forces pour résister à tous les maux dont elle est hérissée.

BIANCO.

Evero, signora, perche perquoi la prédestination... l'harmonie préétablie... Tout naît, croît, décroît et passe comme oune flor dou printems. L'oun bout dans la coupe della vita, l'altre s'éteint dans l'ourne della morte; c'est oune navette perpétouelle, tout ça navette, tout ça navette.

LE COMTE.

Je crains que la Comtesse avec ses chagrins chimériques, n'entretienne en vous cette sombre mélancolie que je voudrais pourvoir dissiper. Toute entière à ses méditations romanesques, elle n'a sans doute pas pour vous cette amitié, ces soins que...

ROSA.

Que dites-vous ? monsieur ! si, depuis la perte que j'ai essuyée, j'ai trouvé quelques consolations, c'est dans le cœur de cette femme respectable que je les ai puisées. Je n'ai qu'à me louer de ses bontés, de ses égards et de sa tendre amitié.

LE COMTE.

Je ne suis point étonné, Rosa, que la Comtesse vous ait séduite à ce point. Elle est infiniment adroite.

ROSA.

Adroite, monsieur ! c'est la femme la plus sensible !... et la plus infortunée !

LE COMTE.

Je soupçonne fortement qu'elle ne vous a pas fait de moi un portrait fort avantageux. C'est l'usage de toutes les femmes qui tremblent de voir éclairer leur conduite, de commencer par prévenir contre l'équité de leur juge.

ROSA.

Je crois la conduite de la Comtesse exempte de reproches, et je vois avec douleur qu'en effet elle trouve en vous un juge infiniment sévère.

LE COMTE.

Détrompez-vous, Rosa, et sachez que ma conduite, à son égard, ne paraîtrait que juste à quiconque serait instruit des détails qu'un mari doit toujours ensevelir dans le silence. En élevant la voix en sa faveur, vous agissez avec la candeur de votre âge; malheureusement elle agit avec l'expérience du sien. Vous pouvez vous retirer. Soyez plus en garde désormais contre la séduction d'une femme dont vous ignorez les torts, et contre la prévention que vous inspire la sévérité d'un homme dont vous ignorez les motifs.

(*Rosa salue et sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, BIANCO.

LE COMTE.

Ce court entretien devenait nécessaire à mes projets, et cependant je brûlais d'être seul.—Bianco, j'ai tout perdu, il ne me reste que la rage et le désespoir.

BIANCO.

Dolce ! dolce, signor ! ces doux mille louidgi ?...

LE COMTE.

Ils se sont engloutis dans ce gouffre infernal où toute ma fortune et celle de ma pupille ont disparu. Je n'ai plus de ressources... que le crime.

BIANCO.

Ascolta mi signor. Vi êtes dans la trapola ; lo vedo : ma sto perte il était arrindgé dans l'ordre des choses. Ascolta vi prego. L'evenement presinte il est le fils dou passé et le père dou futur. Vi pouvez, s'il est ainsi prévu par la legge de l'équilibre, vi pouvez, dis-je, en oune séintce, reguadagnare tutto ce que vi avez perdou.

LE COMTE.

Regagner ! avec quoi !

BIANCO.

Avec mille louidgi, mio caro maëstro, que je vi promets per riuscere (pout-etre) à retablir la vostra fortouna.

LE COMTE.

Tu peux me procurer mille louis ! va, cours, vole, mon cher Bianco.

BIANCO.

Las cia mi faro. Sono per la vità divoto à la vostra signoria et certanaminte vi aurez les mille louidgi avant qu'il soit oune hore ! la riverisque mio padrone. Vi verrez que Bianco il est l'aginte necessario della providenza per... Non bisonia ridere, signor, perche perquoi que la bona stella, la legge de l'équilibre et l'harmonica perfetto, la... la... la... Je cours chercher les mille louidgi. Sono servitor houmilissime. *(il sort.)*

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Mille louis ! quest-ce que cette somme en comparaison de ce que j'ai perdu ! quarante mille livres de rente ! un capital de six cents mille francs appartenant à ma pupille ! le jeu a tout dévoré !... (*musique.*) Passion funeste ! qui nous degrades ! dont le fatal ascendant nous conduit par degrés au crime !... (*musique.*) Le crime !... il sera consommé... consommé ! (*musique.*) O trouble dévorant ! ô supplice anticipé ! Vilmont était-il fait ? (*musique.*) Le sort en est jetté. C'est l'unique ressource qui me reste pour cacher à tous les yeux ma honte, et pour sauver ma gloire. (*musique.*) Ma gloire ! trompenses illusions de l'orgueil humilié ! (*musique.*) N'importe, c'en est fait ; il faut sortir de cette anxiété cruelle...

(Bianco paraît dans l'éloignement et suit les mouvemens du Comte.)

SCENE IX.

LE COMTE, GERTRUDE, BIANCO, *observant.*

LE COMTE.

Approchez, Gertrude ; mes projets vous sont connus. — Les tems sont arrivés.

GERTRUDE, *réprimant un mouvement d'horreur.*

Seigneur !... vous pouvez compter sur ma fidélité.

LE COMTE.

Aujourd'hui même... à la fête... Je l'apperçois ; éloignons-nous.

(*Bianco disparaît. Musique. Ils sortent.*)

SCENE X.

CONSTANCE, un inconnu, *en dehors de la grille.*

(Pantomime de douleur. Musique. L'inconnu paraît fixer Constance, elle l'apperçoit, et s'avance vers la grille. Il lui présente une lettre.)

CONSTANCE.

Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? quel est cet écrit ?...

Vous ne me répondez pas !... (*Elle s'approche et lit l'adresse.* A la comtesse de Vilmont... Donnez. (*Elle décachète avec précipitation la lettre. L'inconnu disparaît.*) Dieux ! ces caractères !.... ce sont les mêmes !... Qui vous a remis cette lettre ?... il a disparu !... lisons... Robert ! mon fils ! ah ! mes pressentimens ne m'avaient donc pas trompé ! (*Elle lit.*) « Il est essentiel qu'il ignore encore pendant quelque tems qu'il est votre fils. » Eh ! comment pourrai-je lui cacher?... Je l'apperçois ! O ! bonheur!... ô ! tourmens !

SCENE XI.

CONSTANCE, ROBERT.

(Musique. Constance court au-devant de Robert. Elle l'embrasse avec transport ; elle pleure de joie. Tout-à-coup, regardant la lettre et pensant à ce qu'on lui écrit, elle devient triste et mélancolique.)

CONSTANCE.

O toi que je n'ose !... que je ne peux nommer, puisque ton sort est inconnu ; malheureux enfant ! combien tu m'intéresses !

ROBERT.

O la plus respectable des femmes ! tout mon cœur s'élance vers vous. Privé dès mon berceau des caresses de ceux qui m'ont donné l'être, je redemande en vain ma mère à toute la nature, et mon cœur éperdu voudrait la trouver en vous.

CONSTANCE.

En moi !... hélas ! je suis mère ! et je suis privé du bonheur de m'entendre donner ce nom si doux !

ROBERT.

Je le sais. Votre fils dans son berceau, fut enlevé à votre amour.

CONSTANCE.

Mon fils !... tu sais que je l'ai perdu ! Qui peut t'avoir instruit ?...

ROBERT.

La charmante Rosa.

CONSTANCE.

Rosa ! créature céleste ! Hélas ! je la destinais...

ROBERT, *avec effroi.*

A votre fils ! ô ciel !

CONSTANCE.

Que signifie ce trouble ? l'amour ? . . .

ROBERT.

L'amour ! appartient-il à un malheureux inconnu, rejetté par ses parens, proscrit. . .

CONSTANCE.

Proscrit ! . . .

ROBERT.

D'oser lever les yeux sur tout ce que la nature à formé de plus beau ? je dois souffrir et me taire.

CONSTANCE.

Souffrir ! ah ! tes souffrances peuvent-elles égaler les miennes ? mais gardes-toi de te livrer au désespoir. Un jour viendra peut-être . . .

ROBERT.

Puis-je l'espérer encore, quand mes parens m'ont abandonné, quand ma mère ! . . .

CONSTANCE.

Ta mère !

ROBERT.

Refuse de me nommer son fils.

CONSTANCE.

Elle refuse !... un obstacle invincible... s'oppose peut-être à ce qu'elle te donne le doux nom de fils; il y va peut-être de sa vie... de la tienne.

ROBERT.

Que dites-vous ? mon sort vous serait-il connu ?

CONSTANCE.

Ton sort !... Ah ! s'il dépendait de moi, bientôt le tendre nom de mère s'échapperait de ta bouche et retentirait jusqu'à son cœur; bientôt maître d'adresser tes vœux à Rosa...

ROBERT.

A Rosa ! que vous destinez à votre propre fils ? Daignez m'expliquer...

CONSTANCE.

Je l'apperçois. J'ai besoin de l'entretenir avant la fête ; laisse-nous seuls un instant.

(Musique. Robert se précipite dans les bras de Constance, il la serre, regarde Rosa. Rosa considère ce tableau avec étonnement. Robert

quitte sa mère, jette alternativement les yeux sur Constance et Rosa avec expression, et sort.)

SCENE XII.

CONSTANCE, ROSA.

CONSTANCE.

C'est lui, ma Rosa ; c'est lui, c'est lui-même.

ROSA.

Lui ! qui donc ?

CONSTANCE.

C'est mon Auguste ; c'est mon fils ! Cette lettre que vient de me remettre un inconnu ; cette lettre de la même écriture que celle que je reçus, il y a quatorze ans, me l'annonce. Je n'ai fait que l'entrevoir ; nous sommes seuls, lisez.

ROSA, *lisant.*

« Je fus le complice de votre époux. Dix-sept ans de remords ont effacé mes crimes. Je vous promis d'avoir pour » votre fils les entrailles d'un père ; j'ai tenu parole ; il est digne de vous. Reconnaissez ce fils chéri, cet Auguste dans » ce jeune homme que, sans le connaître, votre époux a recueilli chez lui. Il est essentiel que Robert ignore encore, » pendant quelque tems, qu'il est votre fils ; il pourrait se » trahir, et sa vie serait en danger. La passion du jeu, assoupie pendant quelque tems dans le cœur de votre époux, » s'est rallumée avec plus de fureur ; il a tout perdu, et même » une partie de la fortune de sa pupille. Son orgueil ne lui » permet pas de l'avouer, et pour cacher cet évènement, il » est capable de se livrer à tous les crimes. Vos jours sont menacés. » O le monstre ! » S'il héritait de Rosa, les siens » seraient également en danger ; mais il se flatte que si vous » n'existiez plus, il pourrait, en épousant sa pupille, cacher » sa honte à tout les yeux. » (*elle embrasse Constance.*) O mon amie ! quels projets affreux !...

CONSTANCE.

Infortunée Rosa !... Mais nous pouvons être surprises ; achevez de lire cet écrit funeste...

ROSA, *lisant.*

« J'ai la certitude que s'il soupçonnait l'existence de votre

» fils, ce fils chéri courrait les mêmes dangers que sa mère. » Le glaive de la mort est suspendu sur votre tête ; mais » n'ayez aucun effroi, une main invisible veille sur vous ?

(*On entend des instrumens dans le lointain.*)

CONSTANCE.

J'entends les préparatifs de la fête ; éloignons-nous, ma Rosa, et rejoignons mon époux. Mon époux ! ô mon dieu ! sauve les jours de mon fils ! qu'il puisse jouir du bonheur ! qu'il puisse être uni à cet objet intéressant ; la mort peut m'atteindre ; je n'aurai plus rien à regretter sur la terre.

ROSA.

O mon amie ! (*elles s'éloignent ; la symphonie recommence.*)

SCENE XIII.

GERTRUDE, Domestiques du château, Villageois et Villageoises.

(Les villageois et les villageoises entrent en dansant. La vieille les reçoit avec un air de dignité. Pendant ce tems, les domestiques apportent sous un berceau, à droite, une table servie.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, CONSTANCE, BIANCO, ROSA, ROBERT, Domestiques.

(Les villageois présentent des bouquets à Constance, après quoi toute la compagnie se met à table. Le Comte donne à la vieille un flacon. Elle le met dans sa poche, en substitue un autre sans que le Comte s'en apperçoive, et verse à boire à la Comtesse, en faisant un signe d'intelligence au Comte qui a un air inquiet et troublé. Bianco, sans qu'on s'en apperçoive, a suivi tous les mouvemens du Comte et de la vieille, et ne paraît rassuré que quand il a vu substituer le flacon et boire la Comtesse. Pendant ce tems on danse, et après la danse, une des villageoises chante la ronde suivante. On danse.)

Guai ! guai ! guai ! jeunes fillettes !
A l'abri de ces rainceaulx,
Chantez, chantez tendres chansonnettes,
Faites des bonds et des saults !
De notre dame la fête

Doit nous rendre tous joyeux.
Guai ! guai ! guai ! ceignons sa tête,
De fleurs parons ses cheveux.

Second couplet.

Ornement de nos campagnes,
Bachelettes de quinze ans,
Chantez, célébrez jeunes compagnes
Ses vertus, ses agrémens.
De notre dame la fête, etc.

(A la fin du second couplet répété en chœur, les danseuses vont poser une couronne de fleurs sur la tête de Constance. A l'instant même elle se trouve mal. Effroi général. La danse est interrompue. On lui donne des secours. Elle revient à elle, se lève et s'appuie sur Rosa, s'avance sur l'avant-scène, donne, sans être apperçue, la lettre qu'elle vient de recevoir à Rosa qui la cache. Le Comte paraît inquiet. La vieille et Bianco ne le perdent pas de vue, et ne cessent de l'examiner avec des yeux d'indignation. Consternation générale. On emmène la Comtesse. Les villageois forment un tableau d'intérêt. La toile baisse.).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement ; de chaque côté une porte ; des fauteuils, une ottomane.

SCENE PREMIÈRE.

ROSA, *seule.*

(Pantomime de Rosa, Musique. Rosa s'avance plongée dans la plus vive douleur. Elle a un mouchoir à la main, regarde de tout côtés d'un air égaré. Long silence.)

Quel silence effrayant ! Je frémis ! je frissonne ! O ma malheureuse amie ! tu n'es plus, sans doute, tu n'es plus, et le poison !... (*pantomime d'horreur et d'effroi. Musique.*) Le crime et la mort m'environnent... Un crêpe funèbre est étendu sur toute la nature. (*pantomime, musique.*) Je crois entendre encore ses derniers accens : « Du courage, ma Rosa ! Je vais enfin connaître la paix ; je touche au port ; mais toi ! je te laisse exposée aux orages ! » (*Musique.*) Faible,

décolorée, mourante, elle lève au ciel ses yeux éteints, et c'est pour son fils, c'est pour moi qu'elle adresse au ciel cette prière touchante : « O mon dieu ! prends pitié de mes enfans! ils ne doivent pas être enveloppés dans ma punition ; ils sont innocens de mon crime. » Une sueur froide glace alors tous mes sens... je succombe.... On me rappelle à la vie ; mais je suis loin de Constance ; j'ignore si elle respire encore. En vain j'interroge... tout est sourd à mes cris !... On craint de m'annoncer sans doute !... Barbare pitié !... (*Musique.*) Qui s'avance ? Dieu !.... ce monstre !.... N'importe, tâchons de surmonter l'horreur qu'il m'inspire.

SCENE II.

ROSA, GERTRUDE.

ROSA.

O vous que jusqu'ici j'ai trouvé inaccessible à la pitié, daignez me tirer de cette anxiété cruelle, de cette incertitude affreuse...

GERTRUDE, *sévèrement.*

Quelle incertitude, mademoiselle ?

ROSA.

Daignez m'apprendre le sort de madame de Vilmont.

GERTRUDE.

Madame de Vilmont... ne souffre plus.

ROSA.

Elle est morte !

GERTRUDE.

Je n'ai pas dit cela.

ROSA.

Hélas ! je l'ai quitté mourante...

GERTRUDE.

Le danger est passé.

ROSA.

Elle vivrait !... Ah ! veuillez me conduire auprès d'elle.

GERTRUDE.

Cela m'est défendu.

ROSA.

Défendu ! quoi, l'on me privera du plaisir de voir mon amie ! de la presser dans mes bras, de veiller sur elle ! et, peut-être, ... de recevoir son dernier soupir !

GERTRUDE.

M. de Vilmont est le maître et ses volontés doivent s'exécuter.

ROSA.

O ciel ! que deviendra Constance ?

GERTRUDE, *après un silence d'observation.*

Vous vous adressez au ciel pour savoir ce qu'elle deviendra. Vous croyez donc que le ciel s'interesse a elle ?

ROSA.

Eh ! ne doit-il pas ses secours à l'innocence persécutée ?

(*On entend un léger bruit.*)

GERTRUDE.

S'il les lui doit, mademoiselle, les vôtres sont inutiles.

ROSA.

Ah ! je ne vois que trop que l'on veut me cacher mon malheur ! Au nom de l'humanité ! j'embrasse vos genoux.

GERTRUDE, *attendrie.*

Relevez-vous donc, mademoiselle ?

(*On entend encore un léger bruit.*)

ROSA.

Vous voyez couler mes pleurs.

GERTRUDE, *durement.*

Peine perdue, je vous en avertis, et quand tout le château fondrait en larmes, tant que M. Vilmont me défendra d'y prendre garde, je ne m'en appercevrai pas.

ROSA.

Un mot ! un seul mot, par pitié ! je ne puis vous offrir que cette faible marque de ma reconnaissance. (*Elle lui offre une bourse.*) Mais, maîtresse de mon bien, je saurai reconnaître...

GERTRUDE.

Et c'est ainsi, mademoiselle, que vous croyez pouvoir me corrompre ? Détrompez-vous. Gardez votre or, il ne me séduira pas plus que vos larmes, et rien ne peut me faire oublier mon devoir. (*Elle sort et fait des signes d'intelligence au Comte.*)

SCENE III.

ROSA, LE COMTE.

ROSA.

Ah! monsieur, je tombe à vos pieds; puisqu'autour de vous tout est insensible à ma douleur...

LE COMTE.

Calmez-vous, Rosa, je vous l'ai déjà dit. Trop ingénieuse à vous tourmenter vous-même...

ROSA.

Dissipez cette incertitude affreuse qui m'accable! prenez pitié de mon désespoir.

LE COMTE.

De votre désespoir, Rosa! ne suis-je pas votre ami? votre père?

ROSA.

Si madame de Vilmont... respire encore, permettez-moi de lui prodiguer les soins... que je lui dois et qu'exige l'amitié. Si elle n'est plus...

LE COMTE.

Rosa, une ame forte doit opposer le courage au malheur.

ROSA.

Achevez, Constance!...

LE COMTE.

Le ciel en a disposé.

ROSA.

O mon dieu!...

LE COMTE.

Vous m'en voyez accablé de la plus vive douleur.

ROSA, *avec indignation.*

Vous!... (*elle se réprime*) Vous perdez une épouse vertueuse et sensible, et vous devez éprouvé les plus cuisans re...grets.

LE COMTE.

Vous seule, Rosa, pouvez en adoucir l'amertume, votre amitié, vos soins touchans peuvent seuls...

ROSA, *avec effroi.*

Mes soins, dites-vous! eh! puis-je rester dans des lieux ou tout entretiendrait ma douleur? ou tout me rappellerait

l'image de cette infortunée qui s'est vue... descendre au tombeau avant le terme que la nature semblait aoir fixé.

LE COMTE, *effrayé.*

Que dites-vous ? avant le terme !...

ROSA.

Oui ! Constance existerait encore si... si ses chagrins ne l'avaient précipitée au cercueil.

LE COMTE.

Vous voyez les funestes effets d'un caractère trop sensible. Constance elle-même a creusé son tombeau. Sa perte ne m'en est pas moins sensible ; mes regrets n'en sont pas moins amers J'ai besoin de consolation. J'ai besoin qu'une ame comme la vôtre verse sur mes plaies le beaume de l'amitié.

ROSA.

Nous sommes peu propres à nous consoler mutuellement, monsieur ; vous devez sentir qu'il m'est impossible de vivre sous le même toit avec vous, et j'espère que vous ne vous refuserez point au desir que j'ai de passer mon deuil dans la retraite.

LE COMTE.

Non, sans doute, Rosa, je ne m'y opposerai point. La décence l'exige ; mais ce que vous devez à la mémoire de Constance, exige également que vous n'abandonniez pas son époux dans les premiers momens. J'ai des arrangemens préliminaires à prendre. Quand nous serons d'accord...

ROSA.

Quand nous serons d'accord ! monsieur, j'ignore quels sont vos projets ; mais je vous déclare que je prétends sortir dès aujourd'hui de cette maison funeste...

LE COMTE.

Vous oubliez, Rosa, que maître absolu dans mes domaines...

ROSA.

Maître absolu !

LE COMTE.

Vous ne me contesterez pas ce droit peut-être.

ROSA.

Non ; mais celui de disposer de ma personne.

LE COMTE.

De votre personne. Oubliez vous qu'un tuteur est un père ?

ROSA.

Non ; mais un tuteur ne doit pas être un tyran.

LE COMTE.

Sachez que je suis libre de...

ROSA.

Vous êtes libre... de tourmenter vos subordonnés, d'avilir les esclaves qui vous sont soumis. Vous étiez libre peut-être de plonger votre épouse dans la douleur et dans les larmes, de l'accabler de votre indifférence, de vos mépris, de la faire périr... de désespoir, de la traiter en coupable, quoique d'un seul mot elle eût pu faire éclater son innocence, et découvrir bien des crimes qui ne sont pas les siens ; mais vous ne l'êtes pas de me retenir ici prisonnière. Vous n'avez de droits sur moi que ceux que l'honneur et la loi vous accordent. Je vous préviens que je saurai m'affranchir d'un joug qui me blesse, et la mort fût-elle mon seul recours pour me soustraire à votre tyrannie, je saurai la saisir avec transport et vous forcer à respecter la fille de votre sœur.

LE COMTE.

Eh quoi ! Rosa ?

ROSA, *sortant.*

Vous m'avez entendu ; réfléchissez et croyez sur-tout que mes résolutions sont inébranlables.

SCENE IV.

LE COMTE, *seul.*

Quelle fierté ! quel emportement ! Soupçonnerait-elle ?.... Non, mon crime est enseveli dans l'ombre... Mon crime !... il est donc vrai qu'il est consommé. (*Musique.*) Infernale passion du jeu ! voilà donc où tu m'as conduit ! Ma fortune entière s'est engloutie dans cet horrible gouffre ; la rage, le désespoir, une fureur concentrée !... Mon sang bouillonnant dans mes veines, un nuage épais couvrant mes yeux, des mouvemens convulsifs agitant tous mes muscles violemment contractés, je suis sorti de cet infâme repaire avec la soif du crime. Honneur, nature, amour, amitié, j'ai tout trahi, tout sacrifié ! le remords seul me reste ! le remords dévorant, l'ignominie, la misère et le déshonneur !.... (*Musique.*) Le

déshonneur ! je saurai m'y soustraire. Rosa seule peut me demander compte d'une fortune presque entièrement dévorée. En la forçant de me donner la main, je dérobe à tous les yeux ma honte, et mon orgueil n'aura point à souffrir. Je saurai respecter l'usage, les convenances ; elle passera un an dans la retraite ; mais elle ne quittera ces lieux qu'avec le nom de mon épouse. (*Musique.*) O souvenir cruel ! elle seule, dis-je, peut me demander compte... et mon fils... (*Musique.*) Mais mon fils n'est plus ; dix-sept ans du silence le plus profond l'attestent... Mais s'il existait ! s'il osait reparaître ! (S'il reparaissait !... ô malheur ! malheur à lui. *Musique.*)

SCENE V.

LE COMTE, ROBERT.

(Le Comte reste accablé et dans l'anéantissement. Robert arrive égaré, il ne voit pas le Comte.)

ROBERT.

Quel silence effrayant !... Qui pourra calmer ma vive inquiétude ?

LE COMTE, *avec effroi.*

Qui s'avance !

ROBERT, *prenant le ton stupide.*

Personne.

LE COMTE.

Que demandez-vous.

ROBERT.

Moi !... Je ne sais pas.

LE COMTE.

Que venez-vous faire ici ? que cherchez-vous ?

ROBERT.

Ah ! je cherchais la dame.

LE COMTE.

Quelle dame ?

ROBERT.

Celle du château ; est-ce qu'il y en deux ?

LE COMTE.

Deux !... Que lui voulez-vous ?

ROBERT.

Dame, je ne sais pas.

LE COMTE.

Sortez.

ROBERT.

C'est sa fête, aujourd'hui, à la dame.

LE COMTE, *frissonnant.*

Sa fête !

ROBERT.

Est-ce qu'on ne danse pas ?

LE COMTE.

Danser !... (*à part.*) A des funérailles ! (*haut.*) Retirez-vous ; la Comtesse repose.

ROBERT.

Elle repose ! ah ! tant mieux.

LE COMTE, *avec terreur.*

Elle dormira long-tems.

ROBERT.

Elle est si bonne, la dame !... (*avec expression.*) Vous ne reposez pas, vous ?

LE COMTE, *vivement.*

Que dis-tu ? quel motif ?...

ROBERT, *prenant un air gai.*

Eh bien ! venez danser avec nous.

LE COMTE.

Ah ! sa stupidité seule.... Approche. (*il le prend par la main, et examine ses traits. Musique.*) Dieu ! me trompai-je ! est-ce une illusion !... Ce sont ses traits !...

ROBERT.

Les traits de qui ?...

LE COMTE.

Parle, qui es-tu ?

ROBERT.

Je suis moi.

LE COMTE.

Dis-moi la vérité : est-il vrai que tu ne connaisses pas tes parens ?

ROBERT.

Mes parens ? je n'en ai pas ; je suis tout seul.

LE COMTE, *l'examinant.*

Je les connais, moi.

ROBERT, *vivement.*

Vous les connaissez ?

LE COMTE, *l'observant.*

Je peux te nommer ton père.

ROBERT, *vivement.*

Mon père ! (*avec stupidité.*) J'ai donc un père, moi ?

LE COMTE.

Sais-tu qui je suis ?

ROBERT, *vivement.*

Oui ; je sais que... (*froidement.*) je ne vous connais pas. J'ai faim ; je vais manger.

LE COMTE, *à part.*

Vains prestiges d'une imagination en délire !..... Eloigne-toi de mes yeux. (*Robert sort. Musique.*)

SCENE VI.

LE COMTE, BIANCO.

(*Bianco entre d'un côté opposé ; il observe le Comte.*)

LE COMTE.

Non ! ce n'est qu'une illusion ! l'effroi du crime ! la terreur du remords !... Le remords ! il me déchire ! il me dévore ! Voilà ! voilà les détestables fruits de mon orgueil, de ma funeste ambition. (*Musique. Il remonte, s'approche de Bianco, l'apperçoit, fait un mouvement de frayeur. Bianco reprend l'air patelin.*)

LE COMTE.

C'est toi, Bianco !... laisse-moi.

BIANCO.

O mio caro maëstro, parmettez mi...

LE COMTE, *brusquement.*

Laisse-moi, te dis-je. (*avec terreur.*) Ne la vois-tu pas ?...

BIANCO.

Ascolta mi, signor.

LE COMTE, *égaré.*

Elle est là !... là !... à mes côtés... pâle... livide... la fureur dans les yeux. (*coup de tan tan.*) Dieu ! dieu !

(*L'effoi s'empare du Comte ; il parcourt le théâtre égaré et sort.*)

BIANCO, *seul.*

Le scélérat est en proie aux remords : c'est le premier supplice du crime ; mais une incertitude cruelle sur le sort de la Comtesse ?... Comment puis-je m'assurer... J'apperçois madame Durfild ; elle seule peut dissiper mon inquiétude : mais elle ignore qu'elle est l'instrument de mes projets...

SCENE VII.

BIANCO, GERTRUDE.

GERTRUDE, *à part.*

Encore ce malheureux Italien !

BIANCO, *à part*

N'importe, tâchons de découvrir... La riverisque mia cara Dourfild.

GERTRUDE.

Allez au diable, la riverisque. Je n'ai besoin ni de votre jargon, ni de vos révérences.

BIANCO.

Ascolta mi, vi prego, signora.

GERTRUDE.

Je n'ai pas le tems d'écouter vos sornettes.

BIANCO.

Dolce, dolce! troppo venerabile Gertroude. Vi conservez de la rancoune. Vi avez tort, facci à mo la paix.

GERTRUDE.

La paix ! est-ce que la guerre est déclarée entre nous ? au surplus, tant mieux ! Je vous le dis franchement ; je ne vous aime pas.

BIANCO.

Vi êtes bien injouste ; car mi, je prends le piou vive intérêt à ce qui vi concerne.

GERTRUDE.

Tant pis. Vous avez tort.

BIANCO.

Perche.

GERTRUDE.

Perché ! perché ! je vous l'ai dit, parce que je vous déteste.

BIANCO.

Vi ren grazio. Ma il ne sera pas toujours de même, oun giorno viendra que vi m'aimerez à la folie

GERTRUDE.

Je réponds bien que non.

BIANCO.

Qui repond paye, signora, je souis soûre de mon fait, perché, perquoi que l'harmonica préétablie...

GERTRUDE.

L'harmonica !

BIANCO.

Si, signora. Lascia mi faro. Vi me rendrez piou de joustice. Ma áscolta oun petit piou... Oun eveneminte terrible, il afflige mio tenero amico...

(*Il observe s'il n'apperçoit personne. Musique.*)

GERTRUDE, *à part.*

Où veut-il en venir ? Le Comte l'aurait-il chargé ?...

BIANCO.

La mort de la donne della casa.

GERTRUDE, *brusquement.*

Hé bien ! sa mort, voyons. Elle est morte, parce qu'elle avait à mourir.

BIANCO.

Souperioreminte raisonné ! perche perquoi que la legge de l'equilibre... Quando que l'oun des bassins de la balintce il prend son vol vers la région soupriore, l'altre certanaminte il s'incline vers la terre, ma si vi mettez oun poids egal dans la balintce là haut, vi rétablissez l'equouilibre, et cet equouilibre il dépendait della signora Gertroude.

GERTRUDE, *à part.*

Que veut-il dire ? soupçonnerait-il ?...jouons serré.

BIANCO, *à part.*

Elle m'entend.

GERTRUDE.

Je ne conçois rien à vos comparaisons, et mon esprit n'est pas assez subtil ..

BIANCO.

Il faut vous parler piou claraminte. Eh bien, en doux mots. Constance est-elle morte ?

GERTRUDE, *troublée.*

Comment ? quelle question ? que prétendez-vous dire ?

BIANCO.

Dolce ! dolce ! signora. Vi ne savez pas tutto l'intérêt que je prends alla soua vita.

GERTRUDE.

Vous prenez intérêt...

BIANCO.

Cela il vi sourprend ! ascolta mi : io souis instrouit des

motifs qui vi ont fait placer ici. Vi ne connaissez pas il signor Bianco : ma la signora Emilie, vi la connaissez? E vero ?

GERTRUDE.

Emilie ! je ne sais de quelles faribolles il vous plait de venir m'entretenir. J'ignore, si M. le Comte vous a chargé de surveiller ma conduite et mes démarches ; mais en ce cas, il aurait tort, très-tort, entendez-vous. Je fais mon devoir, je ne crains rien ; on connaît Gertrude Durfild ; et quant à toutes vos questions, qui tombent des nues et qui ne ressemblent à rien, je vous préviens que je n'y répondrai pas, je n'y conçois rien, je ne sais rien, je me tairai ; ne m'interrogez pas davantage. Bonjour, Bonsoir, adieu. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

BIANCO, ROSA.

BIANCO.

Quelle femme ! tâchons de la rejoindre dans un autre instant, et... Rosa ! elle est en proie à la plus vive douleur.

(Musique. Rosa arrive toute troublée ; la pâleur, le désordre de ses vêtemens, ses cheveux flottans donnent à sa personne un ensemble vraiment terrible et déchirant. Elle s'avance. Bianco l'observe avec attendrissement.)

BIANCO.

Eloignons-nous. Que pourrai-je lui dire ?

(Il se retire. Musique. Pantomime de douleur et d'effroi. Rosa parcourt le théâtre. Second coup de tan, tan. Elle tombe évanouie.)

SCENE IX.

ROSA, *évanouie*, CONSTANCE, GERTRUDE.

(*Musique.*)

(Constance enveloppée d'un voile noir est conduite par Gertrude. Elles marchent lentement et avec mystère. Constance lève les yeux au ciel, apperçoit Rosa, veut voler dans ses bras ; Gertrude la retient et lui fait signe que tout serait perdu si on les découvrait. Elle entraîne Constance qui tend les bras vers Rosa.)

SCENE X.

ROSA, *seule.*

(Pantomime. Musique. Rosa revient peu à peu de son évanouissement ; elle regarde autour d'elle et cherche a rappeller ses idées.)

Où suis-je ? . . . Le sommeil de la mort glaçait mes sens... Oh ! pourquoi mes yeux se sont-ils rouverts à la lumière !... (*Musique.*) Infortunée Constance ! tu n'es plus !... Je les ai entendu, ces sons funèbres. O crime ! ô vengeance ! Son fils !... arrachons s'il se peut cette victime à son barbare père. Je l'ai promis à sa mère expirante. Ces lettres fatales... Il connaîtra !... Je l'apperçois. O mon dieu ! sauve-le des fureurs de ce monstre ! . . . (*Musique.*)

SCENE XI.

ROSA, ROBERT.

(*Robert, paraît triste, abattu, en désordre; il apperçoit, Rosa, et n'ose approcher.*)

ROSA.

Approches, jeune infortuné !

ROBERT.

Sensible Rosa ! Elle n'est plus ! elle n'est plus !

ROSA.

Plus heureuse que ceux qui lui survivent, plus heureuse, que tout ce qui lui était cher, elle dort en paix dans la nuit du tombeau.

ROBERT.

Vous voyez les larmes que m'arrache la perte de cette femme vertueuse.

ROSA.

Ah ! laissez les couler ! ce sont les larmes de la nature.

ROBERT.

De la nature !

ROSA.

Ma malheureuse amie . . .

ROBERT.

Constance !

ROSA.

Elle était votre mère.

ROBERT.

Ma mère ! ah ! mon cœur ne m'avait pas trompé.

ROSA.

Le crime à creusé son cercueil.

ROBERT.

Le crime ! Dieu !

ROSA.

Un poison mortel avait passé dans ses veines.

ROBERT.

Et quel est le monstre ?...

ROSA.

Vous devez le respecter, malgré ses crimes.

ROBERT.

Le respecter !

ROSA.

Ce monstre est son époux.

ROBERT.

Son époux !

ROSA.

Il est votre père.

ROBERT, *accablé.*

Dieux ! dieux !

ROSA.

Ces lettres développeront à vos yeux ces horribles mystères.

ROBERT.

Je reste anéanti.

ROSA, *lui remettant les lettres.*

Cachez-les soigneusement et quittez sur le champ ces lieux où vos jours ne sont point en sûreté.

ROBERT.

Quitter ces lieux ! abandonner Rosa à la fureur !... Non ! puisqu'il m'est permis d'élever mes vœux jusqu'à vous, je ne vous quitte plus et je vous conjure à genoux...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BIANCO, Domestiques.

LE COMTE, *accourant précipitamment.*

Téméraire ! que faites vous ?

ROSA.

Arrêtez.

LE COMTE, *lui arrachant les lettres.*

Quelle sont ces lettres ?

ROBERT.

Ces lettres sont à moi.

LE COMTE.

Que vois-je ?... Solange !... ô fureur !

(*Musique. Effroi de tous les personnages.*)

LE COMTE, *après avoir parcouru les lettres.*

Malédiction !... je serai vengé ! qu'on entraîne cet insensé dans un cachot.

ROSA.

Arrêtez ; vous venez de l'apprendre, il est votre fils.

LE COMTE.

Mon fils ! quelle horrible imposture !

ROBERT.

Eh ! quoi ! votre cœur est fermé à la voix de la nature !

LE COMTE.

Que l'enfer engloutisse quiconque le premier forma un semblable mensonge ! Mon fils ! mon fils est mort.

ROSA.

Il respire ! et c'est lui...

LE COMTE, *d'une voix terrible.*

Silence !

ROBERT, *à ses genoux.*

Mon père !

LE COMTE, *le repoussant.*

Imposteur ! retire-toi.

ROSA.

C'est votre fils.

LE COMTE.

Silence ou craignez ma fureur.

ROBERT.

Eh ! que devais-je attendre du bourreau de ma mère ?

LE COMTE.

Sang et furies ! qu'on entraîne ce monstre ! Bianco, c'est à vous que je le confie. Vous m'en répondrez sur votre tête.

ROSA.

Arrêtez.

LE COMTE, *la repoussant.*

Laissez-moi ; laissez-moi.

(*Musique. Pantomime de douleur de Rosa. Sortie de tout les personnages.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un salle-basse et voutée. D'un côté est la chapelle du château, de l'autre, une porte qui conduit à une tour. Il est nuit. Une lampe est sur une table ; une écritoire.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

(Il est assis, et relit les lettres L'effroi se peint sur son front. Cette lecture l'agite, le met presque dans un état de convulsion. Musique.)

Tout est donc dévoilé !... Rosa, mon fils, connaissent tous mes crimes ! (*Musique. Il se lève.*) Mon fils ! il ne reverra plus la lumière. Enseveli pour jamais dans l'ombre, je n'aurai point à rougir devant lui, et Rosa . . . Rosa se verra forcée au silence. (*Musique. Il s'assied, se lève, et il s'arrête effrayé en considérant un enfoncement où est censé être le lit de la Comtesse.*) C'est là ,... là... qu'à péri la malheureuse victime de mon ambition, de ma fureur ! (*Musique. Avec terreur.*) Je crois entendre encore !... vaines terreurs, prestiges de la nuit, préjugés vulgaires ! disparaissez, fuyez ombres mensongères ! trop coupable pour écouter la voix du remords, trop endurci dans le crime pour me laisser effrayer par ces fantômes trompeurs d'une imagination crédule... j'apperçois Rosa, dissimulons.

SCENE II.

LE COMTE, ROSA, *voilée*, GERTRUDE.

ROSA.

Dans quels lieux me conduisez-vous ?

GERTRUDE.

Auprès de l'homme qui ne veut que votre bonheur. Vous pouvez lever votre voile. (*elle le lève.*)

ROSA, *effrayée.*

Dieu ! où suis-je ? (*musique.*)

LE COMTE, *faisant signe à Gertrude de s'éloigner.*

Approchez-vous, Rosa ; écoutez-moi.—J'ai cru remarquer que votre démarche auprès de ce jeune insensé, vous avait été recommandée par la Comtesse de Vilmont. Cette femme ne s'est pas même démentie au lit de la mort, elle a voulu que les effets de sa haine pour moi lui survécussent. — Ne m'interrompez pas. Victime de la trame la plus odieuse, j'ai la douleur de voir que cette épouse coupable entretenait une correspondance criminelle avec mon ennemi mortel, que pour placer dans ma famille un enfant étranger, le fruit peut-être de leurs détestables amours...

ROSA.

Arrêtez, monsieur, cessez de calomnier la vertu la plus pûre !

LE COMTE.

La vertu qui conspire dans l'ombre ! qui par les plus noires impostures !... car ces lettres ne contiennent que d'affreux mensonges ! et vous les avez cru, Rosa ! L'inexpérience de votre âge... L'hypocrisie de ma coupable épouse... un sentiment de préférence peut-être pour ce jeune imprudent...

ROSA.

Je ne vous dissimulerai point monsieur, que le sort de ce jeune infortuné n'ait excité ma pitié. Je n'ai pu d'abord lui refuser mon estime, et quand j'ai su qu'il était votre fils...

LE COMTE, *avec fureur.*

Je vous ai déjà dit que je ne n'avais plus de fils. Un vil aventurier, introduit dans ma maison par la ruse la plus exécrable, offert à mes yeux comme un insensé digne de toute ma pitié, un enfant corrompu qui s'entend avec mes ennemis, avec mes persécuteurs, et qui dans l'âge de la candeur ne rougit pas de chercher à m'abuser par une feinte stupidité, ce monstre serait mon fils ! je n'en ai plus, je n'ai plus de fils.

ROSA.

Permettez-moi de vous observer, monsieur, que rien ne prouve que votre fils n'existe plus.

LE COMTE.

Eh bien ! qui me prouvera le contraire ?

ROSA.

Moi ! Si voulez m'écouter.

LE COMTE.

Vous !... Non, je ne veux rien entendre ; il est trop tard, je ne reculerai pas.

ROSA.

Eh ! monsieur, est-il trop tard pour revenir à la vertu ? est-il trop tard pour réparer des torts, pour connaître le bonheur ? Vous souffrez des tourmens affreux ; vous les répandez sur ceux qui vous entourent. Osez un seul moment espérer que la paix puisse rentrer dans votre ame, et vous cesserez de renoncer à la posséder. Sans doute il est des pertes qui ne se réparent jamais ; mon amie, l'infortunée comtesse de Vilmont... Vous frémissez, monsieur ; je n'acheverai pas. Mais si ce jeune homme était votre fils ? interrogez votre cœur : le plaisir de vous voir revivre en lui, sa présence, ses tendres caresses n'adouciraient-ils pas l'amertume de vos regrets sur le passé ?

LE COMTE.

Non !... Vous avez fermé pour jamais mon cœur au repentir ! Non ! non ! Robert n'est pas mon fils : il le serait que je n'avouerai jamais pour tel celui devant lequel je ne pourrais me présenter sans rougir. Cet écrit a fixé ma destinée et la vôtre. Epargnez-moi des pleurs, des cris, des reproches, qui m'aigrissent sans pouvoir me changer. Je ne vous reverrai qu'à l'autel, ou dans la tombe qui doit ensevelir le seul témoin qui pourrait s'élever contre moi.

ROSA.

Tant qu'il lui restera un souffle de vie, Rosa ne sera jamais l'épouse du comte de Vilmont.

LE COMTE.

Tremblez de me pousser à bout.

ROSA.

Je suis résignée.

LE COMTE.

Vous ne savez pas le sort que je vous réserve.

ROSA.

Je saurai tout braver.

LE COMTE.

Malédiction sur ma tête ! si je ne vous réduis bientôt à la plus servile obéissance.

ROSA.

Je puis être votre victime ; mais jamais, jamais votre épouse.

LE COMTE, *ironiquement.*

Croyez-vous m'en imposer ? Réfléchissez donc que j'ai sur vous un pouvoir illimité. A qui adresserez-vous vos plaintes ? à des parens éloignés auxquels elles ne parviendront pas. Tenterez-vous de corrompre quelqu'un de mes gens ? vos efforts seraient inutiles ; je vous surveillerai de trop près. Dès aujourd'hui vous êtes ma prisonnière. Vous ne sortirez d'ici que pour aller aux autels : ni vos pleurs, ni vos cris, ne sauraient m'attendrir.

ROSA.

Homme perfide !

LE COMTE.

Obéissez ! et par une prompte soumission, hâtez-vous de fléchir celui que vous n'avez que trop irrité.

ROSA.

Ah ! vous me faites horreur ! C'est dans cet appartement, auprès de ce lit de mort, que vous voulez m'arracher un pareil consentement ?

LE COMTE, *lui serrant le bras avec force.*

Oui ; c'est auprès de ce lit de mort.

ROSA, *tombant à genoux.*

Ombre de mon amie ! je t'invoque contre ton bourreau : sauve-moi ! sauve-moi !

LE COMTE.

Son bourreau !

ROSA.

Barbare ! puis-je ignorer que le poison !...

LE COMTE, *furieux.*

Arrête ! ou mon bras...

ROSA.

Frappe !

LE COMTE.

Non ! tu me suivras à l'autel.

ROSA.

A l'autel !

LE COMTE.

Aujourd'hui, dans une heure !

ROSA.

Scélérat ! quand ta victime...

LE COMTE.

Elle dort : elle ne t'entend plus. Ecoute, je quitte ce château ; je sacrifie à des convenances puériles, à des préjugés ridicules ; mais tu seras gardée à vue jusqu'à mon retour ; mais j'emporterai le titre de ton époux. J'ai des moyens sûrs pour te forcer à l'obéissance. Tu aimes celui que l'imposture a prétendu me faire reconnaître pour mon fils ! frémis ! tout son sang rejaillira sur toi.

ROSA.

Votre fils !... barbare !...

LE COMTE.

Tu m'as entendu ; il suffit.

(Rosa égarée, et toujours à genoux à l'air de l'implorer, il veut s'éloigner. Elle se traîne sur ses genoux, l'arrête par ses vêtemens Il la repousse. Elle tombe. Il sort furieux. Musique.)

SCENE III.

ROSA, GERTRUDE.

(Scène de pantomime. Rosa est étendue sur le plancher. Gertrude paraît donner des signes d'effroi, de pitié, de douleur, elle fait respirer des sels à Rosa et la rend à la vie. Musique. Rosa reprenant ses sens, fixe Gertrude et jette un cri d'effroi.)

GERTRUDE.

Du courage, mademoiselle ; l'heure s'approche.

ROSA.

Il va périr !... Laissez-moi, laissez-moi.

GERTRUDE.

Reprenez vos esprits et écoutez-moi.

ROSA, *avec indignation.*

Vous !...

GERTRUDE.

Du courage et de la discrétion.

ROSA.

Du courage !

GERTRUDE.

Vous n'avez rien à redouter pour les jours de Robert.

ROSA.

Dieu !... ne me trompez-vous pas ?

GERTRUDE.

Bientôt je pourrai me livrer sans contrainte à l'intérêt que vous m'inspirez. Malheureuse Rosa ! qu'il m'en a coûté pour acquérir le droit de vous être utile !

ROSA, *frémissant.*

De m'être utile ! vous !

GERTRUDE.

Vous ne savez pas de quel danger je m'efforce de vous préserver ! quand vous le connaîtrez vous me rendrez plus de justice.

ROSA.

Eh quoi ! vous pourriez être sensible à la pitié ?

GERTRUDE.

Eh ! qui ne le serait pas à vos malheurs ?

ROSA.

Ils sont sans remède.

GERTRUDE.

Que dites-vous ! il dépend de vous de vous y soustraire ; aujourd'hui, à l'instant même.

ROSA.

De m'y soustraire, et comment ?

GERTRUDE.

En suivant votre tuteur à l'autel.

ROSA.

Perfide ! eh voilà cette pitié que je t'inspirais ! Misérable agent des volontés d'un monstre, souillé de crimes ! C'est sous le voile de l'hypocrisie que tu viens me plonger un poignard dans le sein ! sors de ma présence, vas dire à ton infâme complice que je ne redoute ni les cachots, ni la mort, ni les tourmens ; et que le supplice le plus affreux, me paraît préférable à l'horreur de vivre avec des monstres tels que vous.

GERTRUDE.

Rosa, l'injure n'atteint que l'être qui l'a méritée ; elle ne me frappe point. Je vous le repète : c'est à l'autel, que le bonheur vous attend.

ROSA.

A l'autel ! avec Vilmont !... vous connaissez tous ses crimes !

GERTRUDE.

Oui, je les connais. Le ciel ne les laissera pas impunis.

ROSA.

Oh ! non, certainement ; il ferait douter de sa justice. Vous savez de quelle manière périt sa malheureuse épouse ?..

(*Elle examine Gertrude avec attention.*)

GERTRUDE, *noblement.*

Dans une heure, ce mystère sera éclairci, jusque-là... suspendez votre jugement. Au surplus, si les conseils de l'amitié ne suffisent pas pour vous déterminer, la voix de l'amour sera plus puissante, sans doute, et parviendra malgré vous, à vous sauver. (*Fausse sortie.*) Ne me suivez pas !.. L'aurore du bonheur va luire pour vous. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

ROSA, *seule.*

L'aurore du bonheur !... O malheureuse Constance ! si du ciel que tu habites, tes yeux se portent encore sur les êtres qui t'étaient chers ; ombre révérée ! veille sur ta fille ? sauve

la des mains de ses persécuteurs. (*Musique.*) Par tout, je vois l'abîme entr'ouverte sous mes pas. Robert, ce jeune infortuné, gémit dans un cachot ! Robert, peut-être, n'existe plus.

(*Musique.*)

SCENE V.

ROSA, ROBERT.

ROSA.

Quelqu'un s'avance . . . Serait-ce mon bourreau ? . . . Robert ! par quel prodige !

ROBERT.

O la plus aimée des femmes !

ROSA.

Vous respirez encore !

ROBERT.

Une main invisible est étendue sur nous ; je lui dois le bonheur de revoir encore ma Rosa, de lui jurer à genoux un amour éternel.

ROSA.

Eh quoi ! vos fers sont brisés ! quelle main protectrice?...

ROBERT.

Je l'ignore. Un inconnu dont je n'ai pu distiguer les traits, mais dont j'ai reconnu la voix pour celle de cet être mystérieux qui m'amena dans la forêt qui avoisine ce château, m'a fait sortir de l'espèce de cachot obscur où l'on m'avait plongé ; il m'a facilité les moyens de parvenir auprès de vous.

ROSA.

Dieu ! vous me faites frémir ; si le Comte !...

ROBERT.

Je vous l'ai dit, cet inconnu veille sur nos jours.

ROSA.

O mon ami ! frémissez des projets d'un barbare ! Vos jours sont menacés, et quelques soient les promesses de cet inconnu, pouvons-nous y ajouter foi ? N'avait-il pas promis de veiller sur les jours de votre mère ? et pourtant les monstres l'ont précipitée au tombeau. Fuyez, Robert, fuyez cet affreux repaire où le crime peut tout; quittez pour jamais ces lieux funestes à la vertu : fuyez ; le glaive est suspendu sur votre tête.

ROBERT.

Moi fuir ! abandonner Rosa ; jamais.

ROSA.

Il le faut ; vous périssez victime des furreurs d'un monstre si je refuse de lui donner la main, aujourd'hui, à l'instant même, sur la tombe encore entr'ouverte de l'épouse qu'il a sacrifiée. (*à ses genoux.*) Robert, ayez pitié de ma situation ; elle est affreuse ! elle est horrible ! Fuyez : quand vos

jours seront en sûreté, alors je n'ai plus rien à redouter des fureurs du Comte ; la mort saura me soustraire...

ROBERT.

La mort ! eh ! pourrais-je survivre à la perte du seul objet qui m'attache à la vie ?... Ecoutez, Rosa ; je vais vous étonner : il faut que vous suiviez le Comte à l'autel.

ROSA.

Dieux ! et vous aussi, Robert ; vous ?...

ROBERT.

Ecoutez-moi. Les instans sont précieux. Je ne puis vous dévoiler encore ce mystère impénétrable ; j'ignore les moyens, les ressorts que l'on doit employer : c'est au nom de cet inconnu que je vous parle : tout est préparé pour vous sauver.

ROSA.

Eh ! Robert, on vous abuse, on vous trompe.

ROBERT.

Rosa !... je vous en conjure, au nom de ma mère, de votre salut et de notre amour ; feignez de consentir à ce qu'exige le Comte ; c'est là que vous trouverez le bonheur et la liberté.

ROSA.

Vous le voulez ; eh bien ! j'y souscris. (*appercevant le Comte.*) Dieu ! (*Gertrude court la soutenir*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, BIANCO, GERTRUDE, Domestiques.

LE COMTE, *avançant avec fureur.*

Perfide !

BIANCO, *lui arrêtant le bras.*

Dolce ! dolce ! mio caro maëstro !

LE COMTE, *à Bianco.*

Perfide ami ! c'est ainsi que vous servez ma vengeance !

BIANCO.

Mieux que vi ne pensez, pout-être... Ascolta mi, signor. Madamiselle refousait absolouminte de vi épouser ; il était necessario de vaincre ses scroupoules ; Robert soul pouvait y parvenir et lour procourer oune conversatione à ce soujet était oun coup de maître. Ce coup il part de là del caro Bianco ; je souis soure de la reoussite et que madamiselle elle est prête per la cérémounie ; E vero, signora ?

ROSA, *pressée par Gertrude.*

Oui, monsieur ; je consens... à vous suivre.

BIANCO, *sautant.*

Vittoria !

ROSA

Mais pour prix de ce sacrifice, accordez-moi du moins la vie de cet infortuné.

LE COMTE.

Je jure... de respecter ses jours.—Qu'on l'éloigne un instant. Eloignez-vous aussi Rosa, Bientôt...

(*Les domestiques emmènent Robert. Rosa sort du côté opposé. Elle entre dans la chapelle avec Gertrude. Le théâtre est sombre.* Musique.)

SCENE VII.

LE COMTE, BIANCO.

LE COMTE.

Bianco ?

BIANCO.

Signor ?

LE COMTE.

Tout est-il prêt ?

BIANCO.

Signor si !

LE COMTE.

Le notaire ? les témoins ?

BIANCO.

Ils n'attindent qu'oun signal per paraître.

LE COMTE.

Tu es sûr de leur discrétion ?

BIANCO.

Soûr comme de la mienne. J'ai fatto briller à lors youx oune argouminte sans replique. Ils sont devenous sourds, avogles et muets.

LE COMTE.

Tu as fait disposer d'après mes projets ?...

(*il désigne la tour.*)

BIANCO.

Si signor.

LE COMTE.

C'est là, c'est dans cette tour que ce jeune insensé traînera sa déplorable existence. J'ai juré de ne pas attenter à ses jours... je n'ai rien promis de plus. Il ne reverra plus la lumière. Rends moi la clef de ce passage.

BIANCO, *troublé.*

Signor, il notârio il s'avintce avecques les témoins.

LE COMTE, *vivement.*

Rends-moi la clef, te dis-je... (*Bianco la lui remet.*) et fais rentrer Rosa.

BIANCO, *prêt à sortir s'arrête, revient et dit.*

Il vèle sour les youx ! E vero, signor ? perché perquoi qu'il est inoutile que ces étrangers ils voyent la figoure...

LE COMTE.

Sans doute.

(*Bianco entre dans la chapelle. Musique. Le notaire et les deux témoins entrent. Le comte est pensif, agité, et ne les regarde pas. Bianco sort de la chapelle avec Constance, portant un ajustement et un voile pareils à ceux de Rosa.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, CONSTANCE, BIANCO, LE NOTAIRE, les deux Témoins. (*Le Notaire tient un contrat.*)

BIANCO, *à Constance, en entrant.*

Dou couradge, madamiselle. (*au Notaire.*) Ah! servitor houmilissime. Vi aves souivi dans tutta, lor plénitoude les intentions del mio caro maëstro!

LE NOTAIRE.

Je m'y suis exactement conformé.

BIANCO.

Béné! béné! (*au Comte.*) Prestò! à la signatoure, signor, perché perquoi qu'il capricio della dona...

LE COMTE, *à Bianco.*

Fais rentrer Robert.

(*Musique. Bianco sort. Le Comte signe, présente la plume à Rosa qui signe également. Les témoins signent ensuite. Bianco rentre avec Robert.*)

LE COMTE.

Vous êtes à moi, Rosa. Je n'oublirai point à quel prix. Je vous promis la vie de ce jeune insensé; il ne mourra point: là se borne ma promesse; mais mon honneur, mon intérêt, le vôtre, ma sûreté peut-être, exigent qu'il ne revoie plus la lumière, et c'est sous ces dômes sombres...

(*Il ouvre la porte du passage qui conduit à la tour. Musique. Des hommes armés sortent de ce passage, et s'emparent du Comte. Les domestiques entrent avec des flambeaux. Le théâtre est très-éclairé.*)

SCENE IX et DERNIERE.

LE COMTE, CONSTANCE, ROSA, SOLANGE, (l'un des Témoins,) BIANCO, ROBERT, Le Notaire, Le Second Témoin, Soldats, Domestiques.

LE COMTE.

Malédiction! je suis trahi!

BIANCO, *au premier témoin.*

Comte de Solange, qu'ordonnez vous. (*Solange se débarrasse de son manteau.*)

LE COMTE.

Solange! ô fureur! — Exécrable Bianco!

BIANCO.

Voilà mon véritable maître. J'ai rempli mon devoir.

LE COMTE, *à Solange.*

Perfide ! quels sont tes desseins ? Rosa est à moi, Rosa ne peut m'être ravie.

SOLANGE, *lui montrant la chapelle.*

Rosa ! lève les yeux !

(*Rosa sans voile paraît sur les dégrés de la chapelle, accompagnée de Gertrude qui tient une lumière.*)

LE COMTE, *appercevant Rosa.*

Dieu ! (*il arrache le voile de Constance.*) Ma femme ! ô terre ! engloutis moi. (*à Gertrude.*) Perfide !

GERTRUDE.

Oui. Je pris le masque du crime : mais ce fut pour sauver la vertu.

(*Constance s'avance vers le Comte d'un air suppliant. Robert et Rosa volent dans les bras de Constance.*)

ROBERT.

O ma mère !

ROSA.

O mon amie !

CONSTANCE.

Mes enfans !

SOLANGE.

Vilmont ! tu me crus ton ennemi, tu fus dans l'erreur. Constance n'est point déshéritée ; tous les biens de sa maison sont réunis sur sa tête. Des scélérats t'enlevèrent au jeu des sommes immenses. Ils sont punis, elles te seront rendues. Ton fils adore Rosa. Tu viens, ainsi que Constance, de signer le contrat qui les unit. Cet acte leur assure toute ma fortune. C'est à mes soins que tout ce qui t'entoure doit le bonheur. Compare maintenant les actions de l'homme vertueux et celles d'un homme livré à ses passions, et prononce si tu l'oses.

LE COMTE.

J'admire les vertus de Solange, autant que le noble dévouement de Bianco : mais tant de grandeur d'ame me pèse, elle humilie mon orgueil. Je ratifie l'union d'Auguste devenu Comte de Vilmont et de Rosa. Que Constance soit heureuse ! elle n'a plus rien à redouter de mes fureurs. Je sais me faire justice. Je fus votre bourreau... (*Il se tue d'un coup de poignard, et tombe dans les bras des hommes armés.*) Vous êtes vengés.

TOUS.

Dieu !

(*Effroi général. Tableau. La toile baisse.*)

FIN.

PQ 2019 P65B5
Plancher-Valcour, Philippe
Alexandre Louis Pierre
Bianco

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY